

La bonne poire



Ton personnage principal est truculent, sympathique, attachant. Il ne fait pas de manières. Il a une gouaille sans pareille, une bonhomie tranquille.

Mais quelqu'un cherche à le berner, à lui faire des entourloupes.

Un sacré numéro

Un bon mètre soixante-quinze, costaud, des pommettes rouges, des yeux rieurs sur une tête ronde balafrée par un large sourire : c'est Albert Dupont. Bon ouvrier chaudronnier, sérieux et compétent, il crée une bonne ambiance partout où il travaille.

Il a beaucoup d'amis et, parfois, cela l'amène à faire un peu la fête, une « écapée » comme il dit. Certaines étaient connues, comme ce samedi où il avait amené des copains chez lui pendant que sa femme était partie faire des courses ; ayant bu et mangé tout ce qu'ils avaient trouvé, ils étaient partis dans un bistrot finir la fête. À son retour, son épouse avait trouvé le frigo vide, avec seulement une boîte de dominos à l'intérieur !

Une autre fois, traversant la cour de l'usine avec une tôle d'inox, il s'en était servi comme miroir, déformant et apostrophant une ouvrière qui passait. Il lui avait demandé de soulever un peu sa jupe pour voir ses jambes déformées, elle riait, mais ne s'était pas aperçue que le directeur passait dans la cour à cet instant. Complètement paniquée, elle s'était mise à pleurer en disant : « C'est lui qui me l'a demandé, monsieur le directeur ».

Sous Giscard, les anciens prisonniers de la Seconde Guerre mondiale peuvent partir en retraite à 60 ans. Albert est du nombre, mais pas question pour lui de rester inactif. Très rapidement, il aide un commerce lexovien « Au poussin bleu » qui vend des petits meubles en kit pour bébés et petits. Albert se charge de la livraison et parfois du montage. Quand cela l'amène près de l'usine, il vient dire bonjour à ses anciens collègues, il héritera alors d'un surnom : le poussin bleu.

Quelques années plus tard j'aperçois Albert sur une place du centre-ville, qui me fait de grands gestes :

— Ça me fait plaisir de vous revoir ! toujours en forme ? me dit-il.

Lui non plus n'a pas changé, mais ce qui m'intrigue, c'est de le voir charger du matériel dans une remorque automobile : tondeuse à gazon, taille haie.

— Dites-moi : vous êtes devenu entrepreneur paysager, belle voiture, remorque neuve.

— La bagnole ? c'est de l'occase, mais pour le reste, j'ai dû m'équiper. Vous savez : je n'habite plus Lisieux, on a repris la maison de mon beau-père, près de Pont l'Evêque. C'est ma femme qui a voulu, ça lui rappelait sa jeunesse, encore que les gens qu'elle a connus sont au cimetière ou chez les petits vieux. Mais le changement ne me déplaît pas. C'est petit, vous savez : 3 pièces et un petit herbager, mais ça nous suffit. Dans le coin, il y a pas mal de Parisiens qui ont acheté des maisons pour y passer le week-end et profiter du bon air, qu'ils disent.

Un jour, il y en a un qui m'a demandé de lui tondre sa haie. je n'allais pas refuser, mais de fil en aiguille un autre a voulu que je tonde son gazon et d'autres ont profité de l'aubaine. Ce qui fait que maintenant je tonds, je taille, je répare les barrières. Vous me croirez si vous voulez, mais y a des semaines où je fais plus d'heures qu'à l'usine ! Vous savez, dans l'ensemble, ce sont de braves gens, à part quelques grincheux qui rouspètent parce que la pelouse n'est pas tondue, mais qu'est-ce qu'on peut faire quand il pleut

tous les jours ? Et c'est pas tout, faut que ma femme leur achète un poulet, des œufs, de la crème et aussi un litre de calva de ferme, de temps en temps.

— Mais ils vous paient pour tous ces travaux ?

— Les sous ? c'est l'affaire de ma femme, moi c'est le boulot, chacun son truc.

La connaissant un peu, je me doutais qu'elle devait faire danser l'anse du panier, mais si chacun y retrouvait son compte.

— Y en a même qui me laissent leur clé. Pour que j'allume leur poêle et qu'il fasse bon quand ils arrivent. Si on les écoutait, on finirait par faire la vaisselle et laver par terre... Faut pas charrier ! Enfin, ça nous occupe, car quand on est à la retraite, c'est pas bon de rester le cul sur une chaise à regarder la télé, on devient vite gnangnan et on finit chez les bonnes sœurs ou au cimetière.

— Bon, ça m'a fait plaisir de causer avec vous, mais il faut que je rentre, car ma femme va croire que je suis passé au bistrot et elle va encore râler. Surtout, si vous passez dans le coin, n'hésitez pas, venez prendre un café, ça nous fera plaisir. Au revoir.

Une bonne poignée de mains, Albert monte en voiture et démarre vers d'autres aventures.

Claude

La gentillesse d'Agnès

Agnès est une dame très gentille qui ferait n'importe quoi pour rendre service. Elle a la soixantaine, est mariée et a 2 filles.

Elle aime beaucoup les animaux ; elle est un peu la Brigitte Bardot locale.

Elle n'exerce plus d'activité. Elle s'occupe de sa famille, de sa maison et prend soin des bêtes qu'elle recueillent. Les habitants de la commune le savent. Certains attachent le chien à sa barrière.

Quand elle le découvre le lendemain, elle se dit que la personne qui a fait ça abuse un peu car elle doit l'emmener chez le vétérinaire pour savoir s'il est en bonne santé et régler les frais des médicaments s'il en faut ainsi que la consultation.

Elle dépense une partie de son argent de ce côté, alors que de l'autre côté, elle ne part pas en vacances.

Léa

Brave garçon

John était si gentil. Un peu rondouillard, les yeux bleus pétillants, le cheveu blond et raide, c'était un garçon quelconque, mais il avait toujours le sourire aux lèvres, le bon mot pour faire rire autour de lui. Son oreille écoutait les maux de chacun, il attirait les confidences et il consolait. Incorrigible optimiste, il voyait le bien partout. Tout le monde l'aimait, car il aurait redonné le moral à un mort. Il avait le cœur sur la main. Ne voyant le mal nulle part, il était généreux, bienveillant. Il était prêt à aider la terre entière. Bref, l'ami, le copain idéal, celui dont on disait : « il est tellement gentil » sous entendant, « qu'il est naïf, le pauvre » ou pire « quel c..., ce John ».

John, « ce brave garçon », était moins crédule qu'on aurait pu penser... sous ses dehors bonhommes, il s'était forgé une carapace et regardait ses interlocuteurs gémissants comme autant d'insectes curieux et ses harceleurs comme des ennemis dont il aurait la peau.

Effectivement, certains abusaient de sa gentillesse naturelle, se moquaient de lui, le pourchassaient en le traitant de « gros lard », le rançonnaient. Il était harcelé. Mais il ne disait rien, supportant ces mauvais moments en silence et se réfugiant dans sa chambre, il écrivait dans son journal toutes les turpitudes que lui faisaient subir certains de ses camarades.

Personne ne le connaissait donc vraiment et il avait toujours tu son plus gros défaut car il en avait un : il était très rancunier et il était patient.

Des années après, devenu adulte, John écrivait toujours et était devenu un écrivain reconnu par ses pairs. Il avait un public, son public et il décida d'écrire sur son enfance de « petit gros gentil ». Il dédia nommément sa biographie à ses harceleurs, les remerciant d'avoir donné matière à cet ouvrage.

Il reçut le prix Pulitzer de cette année-là.

Isabelle

On l'appelait "Carton"

C'était il y a bien longtemps, j'étais gamin. Ce bonhomme me fascinait. On le voyait en ville, le jeudi et le dimanche, rarement les autres jours. Ce qui le faisait sortir, c'était le marché. En début d'après-midi, la place de nouveau déserte, il arrivait avec sa brouette. Le dimanche, il équipait son engin d'une sorte de rallonge articulée, fixée à l'avant. Il arrivait, tranquille, c'était l'heure. Son éternel béret vissé sur la tête, un foulard rouge autour du cou, la chemise à carreaux, la veste grise en hiver et pour finir, le vieux pantalon rapiécé accroché à une paire de bretelles aussi rustiques que ce brave homme.

Été comme hiver, il avait le nez et les joues bien rouges. On peut supposer qu'il y avait un rapport avec la bouteille de rouge, qu'on devinait dans sa précieuse musette. On le voyait arriver, mais on l'entendait aussi. C'est que la roue de la brouette chantait au rythme de ses gros souliers qui résonnaient dans la grande rue.

Il aimait qu'on le salue, nous les enfants. Au passage il nous balançait un petit salut de la tête et, parfois un clin d'œil complice, comme pour nous remercier de notre présence amicale.

Il commençait alors son ouvrage. Tous les cartons laissés sur la place par les camelots étaient alors patiemment pliés et empilés sur la brouette. C'est peut-être lui l'inventeur du tri sélectif. Il fallait voir la hauteur des deux colonnes de carton. Derrière, on ne voyait plus Roland Girard, c'était son nom.

Place nette, il traversait alors toute la ville pour aller chez « Jarry » qui récupérait la ferraille et donc les cartons. Quelques pièces en échange : maigre salaire pour ce labeur ingrat.

Pas de merci et des moqueries pour seul remerciement. Il s'en trouvait toujours pour se gausser de lui. Le bougre n'avait pas été gâté par la nature, il était venu au monde avec un vilain bec de lièvre. J'entends encore toutes les blagues de mauvais goût qu'il subissait au passage. C'était cruel, aussi bête qu'injuste. Il ne répondait jamais et continuait sa route.

Mais que dire aussi de tous ceux qui profitaient de son courage et de sa gentillesse ? Chaque semaine, on l'attrapait au vol, de place en place.

— Eh, Carton, viens voir deux minutes ! J'ai un tas de bois à rentrer sous la remise...

— Carton, puisque ta brouette est vide, emmène-moi donc ces ballots de foin dans l'étable...

— Carton, fais ceci, Carton, fais cela...

Le pauvre en avait pour le reste de l'après-midi. Aucun remerciement, aucun témoignage de gratitude. Il rentrait alors chez lui, seul et bien fatigué.

C'est une histoire bien triste mais la fin l'est plus encore. Je n'ai pas le cœur à vous la conter aujourd'hui. Rolland, sache que tu es encore avec nous les jours de marché !

Pascal



Grosse déception

Au cours d'une randonnée au Luxembourg, nous avons rencontré un couple de marcheurs qui nous paraissaient fort sympathiques. Ils aimaient plaisanter, ils nous racontaient aussi comment ils aidait les

autres. Ils faisaient partie des Restos du cœur et accompagnaient une jeune femme aveugle pour l'aider à faire ses courses. On les trouvait simples et généreux.

À la fin de notre marche, nous leur avons offert un café et avons échangé nos numéros de téléphone, en leur proposant de venir chez nous et visiter la Normandie. Une date fut fixée et ils partirent de la ville de Metz, où ils habitaient, pour passer trois jours à la maison. Nous leur avons concocté de bons plats normands, cuisinés à la crème, et cela leur plaisait, car ils n'hésitaient pas à se resservir, en ajoutant encore de la crème. Le plateau de fruits de mer, pourtant copieux, fut aussi mangé jusqu'à la dernière crevette. Finalement nous avons été contents de les voir partir, pensant qu'ils étaient peut-être des profiteurs.

— On les a mal jugés, me dit Danièle, ils viennent d'appeler pour nous inviter chez eux.

Nous voilà à notre tour hébergés dans un logement de la poste, où il travaillait en tant que receveur.

Pour les remercier, je leur avais apporté une bouteille de champagne, du cidre et même du calva.

Ce soir-là, nous avons mangé une boîte de thon et des nouilles (les placards de la cuisine étaient pleins de conserves). Le lendemain, nous les avons accompagnés au supermarché, mais ils n'ont pas voulu qu'on entre avec eux, ils sont passés par une porte sur le côté et sont revenus les bras chargés de pains de mie destinés aux Restos du cœur. C'était le seul pain, à la bordure un peu moisie, qu'ils allaient nous proposer.

Décus par leur comportement malhonnête, nous avons donc décidé de partir, mais voilà qu'ils nous proposent de nous inviter au repas dansant organisé par le personnel de la poste.

Arrivé sur place, je sortis mon chéquier pour payer nos places, mais il refusa et donna un chèque à l'entrée.

Ce changement d'attitude n'était qu'une illusion. Quand des convives se levaient pour aller danser, ils se précipitaient pour récupérer des bouteilles pleines et des brioches. Leur sac était plein.

Bloqués ici, car nous étions venus dans leur voiture, nous avons réfléchi à la façon d'exprimer notre désaccord. En plus, ils s'étaient vantés que leur chèque ne serait pas débité.

Une fois rentrés chez eux, nous avons fait nos bagages après avoir écrit une carte postale pour leur dire à quel point leur attitude était ignoble, que nous avons posée bien en évidence sur la table.

Pas question de leur dire au revoir, nous avons récupéré nos bouteilles de champagne et de calva, car ils avaient omis de les ouvrir avec nous, espérant sans doute les garder pour eux.

Une fois sur la route du retour, nous avons fait une pause et avons pleuré en réalisant que des gens comme eux pouvaient exister.

André

Le déménagement

Albert, Bébert pour tous ceux qui le côtoient est un garçon très sympa, toujours souriant, une histoire drôle à raconter et toujours prêt à rendre service.

Un jour, Jules lui demande de l'aider à déménager. Pas de problème, Bébert arrive avec sa camionnette et un ami en renfort. On charge les armoires, chaises et tables, et c'est parti pour le premier voyage. Les meubles sont déchargés dans la nouvelle demeure, et vite, on reprend la route pour un second chargement. Ce sont les pièces plus lourdes et encombrantes : frigo, congélateur et surtout la cuisinière en fonte.

Ouf, c'est terminé, on repart pour le dernier voyage.

Soudain, débouche d'un petit chemin un tracteur et sa remorque. Bébert pile pour éviter l'accident, la camionnette dérape un peu dans le fossé, quelques rayures sur la tôle, rien de grave. On a eu un peu peur, mais ça va. Au déchargement, on constate que la cuisinière a ripé lors du coup de frein et qu'elle est venue déformer le côté du congélateur. Désolé, mais ça aurait pu être pire.

Le lendemain, au boulot, Bébert raconte sa mésaventure aux copains avec le sourire, estimant qu'il a eu de la chance.

Mais les jours suivants, Bébert fait une drôle de tête. Ce n'est pas son habitude, alors les copains s'inquiètent :

— Qu'est-ce qu'il t'arrive mon vieux ?

— Ben voilà, la femme de Jules dit que son congélateur est foutu et veut que je lui en paie un autre, Jules lui a dit que je roulais trop vite et que c'est de ma faute.

Les copains sont outrés :

— Quel culot, ne te laisse pas faire, de toutes façons, elle ne peut rien contre toi, si elle voulait être indemnisée en cas d'accident, elle n'avait qu'à prendre un démarcheur.

Bébert est un peu rassuré,

— Mais ça me gêne un peu cette histoire dit-il.

Claude

De beaux légumes

Bernard vit seul depuis le décès de son épouse. Pourtant, il continue à cultiver son jardin et à fleurir ses platebandes. Bien sûr, sa récolte de légumes est trop importante, mais le jardinage le passionne et occupe son esprit, il compense sa solitude.

Victor, son nouveau voisin, lorgne au-dessus de la haie.

— Vos tomates sont magnifiques, vous n'allez pas toutes les manger.

Bernard va chercher un panier, le remplit et lui tend.

Ils entament alors une discussion au sujet du jardinage. Bernard apprécie de trouver un ami à qui parler et va même cueillir un bouquet de fleurs :

— Tenez, vous les offrirez à votre femme.

Le soir, il s'endort, satisfait. Sa vie sera moins monotone, puisqu'il a trouvé quelqu'un pour discuter.

Le lendemain Victor frappe à sa porte :

— Vos choux de Bruxelles sont bons à cueillir, vous permettez que j'en prenne quelques-uns, ainsi que des laitues. Vous avez beaucoup trop de légumes pour vous seul.

La journée suivante se déroule de la même manière et le voisin emplit son panier.

Le dimanche matin, Bernard va boire un café dans le bar situé face à la place où se tient le marché. Toute cette animation lui plaît. Un nouveau marchand de légumes vient de s'installer, il vend des tomates, des choux de Bruxelles, des laitues et même des fleurs coupées.

Danièle

Les belles lettres

Marguerite, ma mémée est une femme de forte corpulence. Elle a toujours son tablier à grosses fleurs où des biscuits traînent dans sa poche. Mémée en donne à n'importe qui, même aux oiseaux du jardin. Elle est très appréciée du village et n'aime pas les ragots. Le cœur sur la main, toujours un mot gentil pour le voisinage.

C'est une très bonne cuisinière. Il y a toujours un plat qui mijote sur le fourneau.

Tous les matins elle guette le facteur derrière sa vitre ornée de rideaux rouge à carreaux.

Midi pile, il ne devrait pas tarder. Une clochette retentit. C'est lui avec sa grosse moustache et son énorme besace à courrier.

— Bonjour Marguerite, j'ai du courrier pour vous aujourd'hui.

Celle-ci est aux anges. Elle ouvre d'un coup sec la porte, et fait tomber le facteur. Celui-ci se relève péniblement en ramassant les lettres qui jonchent le sol.

— Bah alors Marguerite, sacrée chute que j'ai fait là, j'aurais bien besoin d'un petit remontant.

Cette dernière va dans la cuisine chercher une bonne tasse de café bien fort.

— Je ne voudrais pas abuser ; mais vous n’auriez pas quelque chose de plus fort ?

Mémée sort la bouteille de calva qu’elle garde pour les grandes occasions et en verse quelques gouttes dans la tasse. En une gorgée le facteur boit le breuvage.

— Dites Marguerite vous pourriez m’en servir un autre j’ai mal aux jambes à cause de la chute.

Que cela ne tienne, elle ressert du calva.

Pendant que Marguerite a le dos tourné, il se ressert encore. Et encore. Jusqu’à la dernière goutte.

Il zigzague, il est saoul comme un Polonais. Ma mémée rit intérieurement. Le facteur repart sans sa sacoche.

— Très bien, se dit Marguerite, avec toutes ces lettres, je vais avoir de la lecture pour tout l’après-midi.

Magali

Le coup de main

Firmin a le cœur sur la main. Toujours prêt à aider quand on a besoin de lui. Du coup, il est de toutes les fêtes dans la commune. À la kermesse du 14 juillet, il apporte un grand baquet d’eau et de glace pour que les gamins boivent une grenadine fraîche. En décembre, il amène le Père Noël avec son tracteur qui pétarade dans les rues du bourg.

— Si ça peut aider, dit-il à chaque fois qu’on le sollicite.

Un Parisien a acheté l’ancienne épicerie, en face de la mairie. Il s’est vite intégré dans la population, faisant le joli cœur à tout le monde. ; le bruit a même couru qu’il lorgnait la mairie. Il a connu Firmin et sa gentillesse naturelle.

Un jour, le nouvel habitant avait abattu du bois dans une parcelle communale et il avait du mal à le transporter chez lui. Sa voiture avait beau être grande, il se disait que, même avec une remorque, une dizaine de tournées, voire quinze, étaient à prévoir. Et il pensait au chemin dans la forêt et à la pluie qui était de saison !

Croisant Firmin, l’idée lui vint de le recruter pour charrier le bois :

— Si ça peut aider, répondit le brave gars.

Le moment fut convenu et tout le monde promit d’être là, quel que soit le temps.

Deux jours après, le tracteur de Firmin tirait son plateau de dix mètres, au rythme des pétarades sur les deux kilomètres à parcourir. Une fois dans la forêt, avec un bon quart d’heure d’avance sur l’heure dite, Firmin a commencé à charger les bûches qui bordaient le chemin. Il aurait bien bu un coup entre deux, mais il n’avait rien apporté et le Parisien n’était pas encore arrivé.

Le premier tas fini, Firmin s’est demandé s’il fallait prendre celui d’à-côté. Dix minutes plus tard, toujours seul et tirant la langue, il s’est décidé à remettre le contact et rejoindre l’ancienne épicerie.

— Ah, mon pauvre, dit pompeusement le quidam. Un cher ami a débarqué de Paris sans crier gare. Je t’ai cherché partout, mais pas le moyen de te prévenir et reporter le rendez-vous. Je suis navré. Tu as chargé tout seul !

Le ton de faux-cul a l’art de déplaire au brave Firmin ; il accepte de se relever les manches, si ça peut aider, mais il n’aime pas les guignols qui font des manières ou des fioritures :

— C’est pas grave, répondit-il en baillant le chargement, d’un coup sec, sur le devant des voitures. Puisque tu as de la main d’œuvre, il sera pas venu pour rien : il t’aidera à ranger ton bois !

Jean-Patrick

Dédé

Lorsque j’habitais à Muchedent, j’ai connu notre Dédé, un pauvre bougre, pas simple d’esprit, mais un esprit simple.

Au début, un ami, qui tenait la pisciculture me le présente pour éventuellement tondre ma pelouse et faire des bricoles, il me faisait peur, édenté, mal rasé, un rire idiot, marchant d'une drôle de façon. D'après ce que j'apprends, sa mère, fille de ferme, s'est fait construire quelques bâtards, dont mon Dédé.

Employé dans les fermes voisines, les patrons lui donnait du "mou" à manger, heureusement de bonne constitution malgré l'apparence, rémunération zéro, il s'est débrouillé comme il pouvait, il attrapait les ragondins dans la rivière et vendait la peau, de la débrouille, toujours de la débrouille. Il touchait un peu de la bouteille. Dans le village, on l'accusait de tous les larcins possibles.

On lui faisait faire n'importe quoi. Un jour, il a tué un brocard, action interdite, pas de permis, le cultivateur du coin, la bête une fois débitée, s'est emparé des meilleures pièces.

Il vivait dans une caravane, dans un chemin, au-dessus de chez moi.

Un hiver, la neige fait son apparition et le froid.

Je ne peux le laisser ainsi, je l'invite donc à venir à la maison, avec des conditions, plus de vin, rien du tout, et mon Dédé est devenu un être super, mes amis l'adoraient. Il effectuait les travaux d'intérieur, comme ceux de l'extérieur.

Lorsqu'il mettait la table, il me demandait : « est-ce que je mets les "Gergets", cela voulait dire les bols à potages.

Je lui ai apporté beaucoup, mais lui m'a émue et m'a permis de voir la vie autrement.

Moi non plus, je ne l'ai pas rémunéré, je lui ai apporté une famille, pour sa retraite, ce n'était pas l'idéal.

J'ai déménagé, et mon Dédé se retrouvait seul. Des amis, du château de Fumechon, m'avaient déjà demandé les services de Dédé, ils l'ont pris, lui ont donné le gîte, mais pas la gentillesse ni l'empathie qu'il méritait. Considéré comme le larbin, il est devenu triste, il m'appelait "petite Pomme, tu sais, me disait-il, je regrette beaucoup de plus être chez toi."

Heureusement, le Château Michel l'a accueilli, lui ont donné une chambre particulière, lui ont permis d'avoir un poulailler, un petit jardin. Tous les résidents le connaissaient, lui faisant faire quelques emplettes au-dehors. Il y a un moment que je n'ai pas de nouvelles, j'espère de tout cœur que sa fin de vie sera heureuse.

Nicole

Ma sœur

Ma sœur et moi sommes inscrites au collège Claude Monet. Nous avions à l'époque 12 et 14 ans.

Pour anecdote le nom que porte le collège s'appelle Claude Monet, peintre et vivant toujours dans nos cœurs à Giverny.

Dans l'année scolaire, une copine de ma classe a remporté le concours de Givenchy consistant à une visite du parc Claude Monet. Nous y allons, toute la classe invitée.

Deux jours après la visite, ma sœur n'allait pas fort. Je me dis :

— Ce n'est que un coup de mou, une petite jalousie.

Eh bien, non. En menant ma petite enquête, trois filles avaient soudoyé un peu d'argent à ma sœur durant mon séjour. Ni une ni deux, je prends rendez-vous avec la direction du collège qui a permis de sauver ma sœur de leurs emprises.

Pour finir, ces trois gazelles ont fini par être amis avec ma sœur.

De peu la jalousie, la méchanceté a gâché les quelques jours après cette excursion.

Laurie